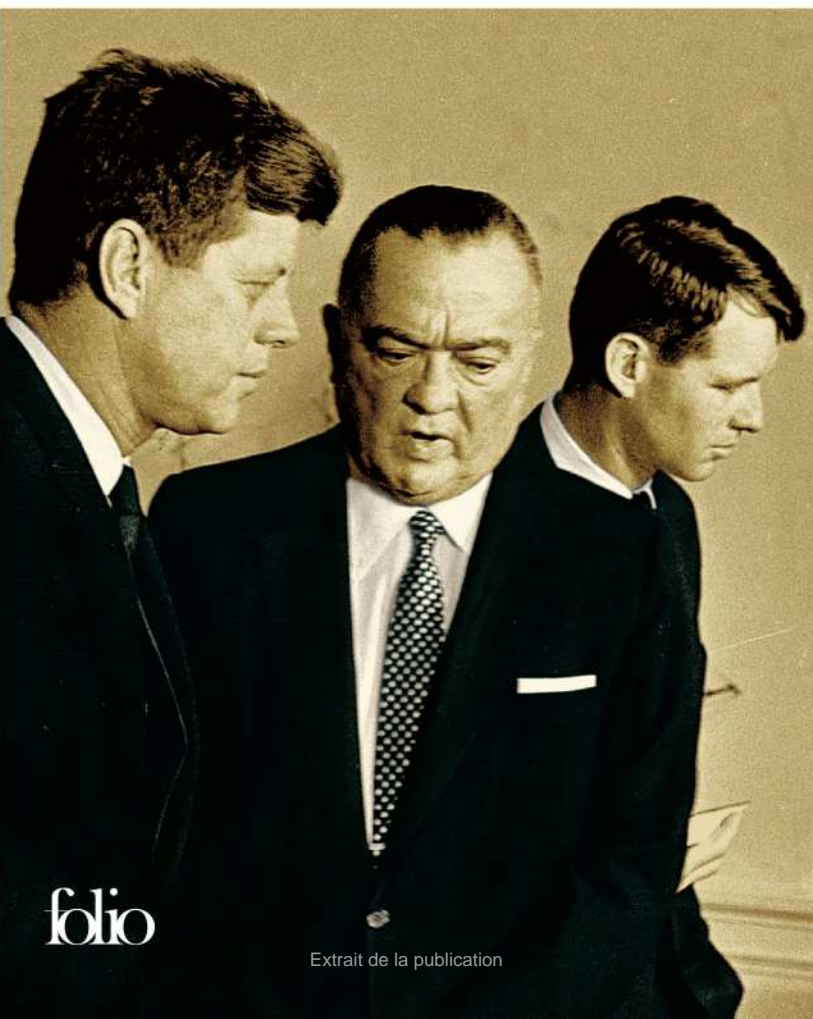


Marc Dugain
La malédiction
d'Edgar



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Marc Dugain

La malédiction d'Edgar

Gallimard

Extrait de la publication

Marc Dugain est né au Sénégal en 1957. Après des études de sciences politiques et en finance, il a exercé différentes fonctions dans la finance et le transport aérien avant de se consacrer à l'écriture.

La chambre des officiers, son premier roman paru en 1998, a reçu dix-huit prix littéraires, dont le prix des Libraires, le prix Nimier, et le prix des Deux-Magots. Il a été traduit en Allemagne, en Grande-Bretagne, aux États-Unis. Adapté au cinéma par François Dupeyron, ce film a représenté la France au festival de Cannes et a reçu deux Césars. Après *Campagne anglaise* et *Heureux comme Dieu en France*, prix du meilleur roman français 2002 en Chine, *La malédiction d'Edgar* est son quatrième roman.

Pour H. F. K.

« Si on commençait par supprimer
tous ceux qui ne peuvent respirer que
sur une estrade! »

CIORAN

« Quand je mourrai, puissé-je être
détruit en pleine action. »

OVIDE

« Je suis resté au seuil de moi-même,
car à l'intérieur il fait trop sombre. »

ANTOINE BLONDIN

PROLOGUE

Ce matin-là, New York avait revêtu son uniforme des mauvais jours. Gris. Une nappe sombre effleurait la cime des gratte-ciel. Un vent espiègle et glacé tourbillonnait, s'engouffrant, fantasque, dans les avenues et les rues tirées au cordeau. Le bulletin d'information, filtré par la vitre qui me séparait du chauffeur haïtien de mon taxi, tournait en boucle. Nous étions pris au milieu de la foule impressionnante qui, comme chaque jour, se dirigeait vers les lieux où se crée la richesse. On annonçait des pluies givrantes en début d'après-midi et le présentateur de la radio, excité par la situation, s'étendait sur les risques de paralysie de la ville et de ses alentours. Une particularité de New York à certains moments de l'hiver : la pluie balayée par le vent se répand sur la chaussée en une fine pellicule de glace transparente et traître, et en quelques minutes, fige piétons et automobilistes.

Il était conseillé de quitter la ville et de rentrer chez soi avant le début de l'après-midi. La perspective de cette journée écourtée rendait les gens nerveux. La cité trépidante entassait encore, dans ses hauts immeubles, tous ceux qu'elle libérerait sur les routes du New Jersey et du Connecticut quelques heures plus tard.

J'étais d'humeur maussade. En me donnant rendez-vous à une heure aussi matinale, la femme que je devais rencontrer m'avait obligé à venir de La Nouvelle-Orléans la veille, et à dépenser une fortune pour une nuit dans un hôtel à peine correct, pas trop éloigné de sa maison d'édition. En bas de l'immeuble qui datait des années quarante, quelques irréductibles tiraient désespérément sur leur dernière cigarette avant que le froid ne leur gèle les doigts. Après m'avoir laissé patienter le temps nécessaire pour me rappeler que c'était moi qui avais sollicité cet entretien, elle me reçut dans un bureau étriqué où le désordre provoqué par l'abondance de livres et de publications contrastait avec la rigueur de sa mise. Elle arborait les couleurs de sa ville. Un tailleur gris de femme à responsabilités, comme si des tons plus vifs avaient pu faire douter de son professionnalisme. Un teint sans doute fatigué par des migrations quotidiennes entre Manhattan et sa maison familiale au vert

— luxe, source de lourdes tensions. Une chevelure abondante, couleur de cendre. Elle n'était ni désagréable ni avenante. Un épais dossier qui nous concernait était posé devant elle, et je sentais qu'elle faisait un effort pour ne pas laisser paraître son étonnement.

— Vous êtes toujours intéressé? me demanda-t-elle sans me regarder.

— Si je ne l'étais pas, je ne serais pas venu de La Nouvelle-Orléans m'échouer ici, le jour où New York se transforme en une gigantesque patinoire, lui répondis-je maladroitement, intimidé par sa froideur étudiée.

Ma phrase laissait entendre que j'avais quitté un paradis, alors que rien n'en est plus éloigné que La Nouvelle-Orléans. Elle me regarda par-dessus ses lunettes et esquissa un rictus :

— Beaucoup de gens du Sud n'aiment pas cette ville faute de l'avoir pratiquée. Si vous aviez le temps d'y vivre un peu, vous verriez à quel point elle est animée et combien il existe d'endroits où l'on se sent bien. C'est encore une ville qui crée, il n'en existe pas tant que ça aux États-Unis.

— Je ne suis pas le meilleur juge, ai-je poursuivi, je n'ai rien contre New York en particulier, sauf que je ne suis pas très urbain, qu'il faut avoir de l'argent pour que la vie soit acceptable dans une grande métropole, ce qui n'est pas vraiment mon

cas. Vous-même, vous y passez beaucoup de temps ?

— Très peu, nous habitons dans le Connecticut à une heure cinquante d'ici.

Je m'en étais douté. J'ajoutai :

— C'est toujours la même chose, les plus grands défenseurs d'une métropole, ceux qui colportent sa légende, en rêvent éveillés mais pour rien au monde ne viendraient y élever une famille.

— Vous avez certainement raison, lâcha-t-elle pour clore cette conversation.

Elle se mit à examiner chaque pièce de son dossier, un peu comme un juge d'instruction qui mettrait de l'ordre dans ses papiers avant de s'adresser au prévenu.

— Nous sommes d'accord que c'est probablement un faux, reprit-elle en levant la tête.

— Ma position n'a pas changé, mais qu'est-ce qui vous le fait penser ?

En réponse, elle commença par m'offrir un sourire merveilleusement crispé mais d'une admirable blancheur.

— Nous n'avons pas été le premier éditeur approché au début de l'année 1976, d'autres, avant nous, avaient refusé le texte. À cause d'imprécisions, pour ne pas dire d'incohérences historiques. Nous avons été les derniers contactés par le vendeur du manuscrit, le parent d'un médecin qui

l'a soigné les derniers mois de sa vie. Nous l'avons acquis pour une bouchée de pain.

— Vous ne pensez pas que ces incohérences tiennent à son âge et à son état de santé au moment de l'écriture ?

— C'est ce qui nous a finalement convaincus de l'acheter. Mais on peut s'étonner de l'incroyable précision de certains de ses souvenirs car ceux qui l'ont connu à la date où il est supposé avoir écrit ses mémoires disent qu'il n'était plus qu'un légume, vautré dans un sofa à longueur de journée, mangeant des sucreries devant la télévision comme s'il cherchait à se suicider par le diabète. Personne ne l'a jamais vu écrire. Les témoins de sa déchéance le décrivent comme un être totalement sénile, trop diminué pour s'atteler à une tâche pareille. Par ailleurs, les personnes qui le fréquentaient au quotidien quand il était en fonction le tenaient pour une brute épaisse, incapable d'exprimer la moindre nuance sauf peut-être au crépuscule de sa carrière.

— Alors pourquoi avoir acheté ce manuscrit ?

— C'est un de nos éditeurs, Jason Green, qui en a pris l'initiative à l'époque. Je crois qu'il aimait ce texte un peu hybride, entre la biographie historique, la confession apparemment sincère et parfois un peu scandaleuse, et ce qu'on appellerait aujourd'hui un documentaire fiction. Mais la

décision de le publier appartenait au comité de lecture et lui mis à part, tous les membres s'y étaient opposés.

— Pour quelles raisons ?

— L'authenticité, comme je vous l'ai dit, on se demande si ce n'est pas un homme du FBI, un peu moins élevé dans la hiérarchie, qui l'a écrit. Et puis tous les risques liés à certaines révélations qui concernent les deux affaires Kennedy. Vous savez, il n'y a pas si longtemps, on mourait encore de bavardages sur ce sujet, et personne n'a envie de prendre ce risque ici. Pour publier des thèses osées, il faut être certain de récolter plus d'argent que d'ennuis. Et puis la profusion de théories a fini par éroder la curiosité des gens pour la question. Puisqu'il vous intéresse, il est à vous, pour quatre mille dollars, ce qu'il nous a coûté à l'époque. Avez-vous un avocat ?

— Un avocat ? répondis-je interloqué. Quatre mille dollars c'est une somme pour quelqu'un comme moi. Mais si je prends un avocat pour une transaction de cette taille, j'ai bien peur qu'elle ne me coûte le double.

— Ce n'est pas une question d'argent. Le sujet est toujours sensible comme vous le savez, et nous avons prévu d'assez longues décharges de responsabilité, mais vous pouvez les signer directement si vous le souhaitez.

Pendant que je jetais un œil au contrat, elle posa ses lunettes sur son dossier :

— Rien ne vous oblige à me répondre, mais pourquoi êtes-vous disposé à payer quatre mille dollars pour ce manuscrit ?

Tout en parcourant les clauses du document, je répondis un peu évasivement :

— Je suis chargé par une production indépendante de collecter des matériaux pour faire un film sur cette période.

— Pas très original, dites-moi, répondit-elle. Oliver Stone en a déjà fait un, n'est-ce pas ?

— Oui, un film très intéressant, mais qui n'éclaire qu'une face du prisme. Ce travail, réalisé par une équipe entièrement acquise à JFK, est fondé sur l'enquête d'un homme honnête, toutefois un peu tenu par le milieu de La Nouvelle-Orléans, je veux parler de Jim Garrison. Les inconditionnels de John ont toujours voulu occulter certains aspects de sa personnalité pour en faire une icône et rendre sa mort encore plus bouleversante. Pourtant, même s'il s'était révélé aussi obscur qu'une nuit sans étoiles, rien ne justifiait qu'on l'assassine. De toute façon, nous ne ferons pas un nouveau film sur les Kennedy. Nous voulons simplement explorer une période de notre histoire où se côtoyaient la paranoïa, la schi-

zophrénie, la misogynie, le racisme et l'antisémitisme à l'ombre de notre pudibonderie fondatrice. C'était le temps comme l'écrivait William Styron de « la passerelle chancelante entre le puritanisme de nos ancêtres et l'avènement de la pornographie de masse ». On y parlera aussi du pouvoir, même si c'est un sujet un peu démodé. Au fait, savez-vous ce qui fait le propre de l'homme ?

Elle sembla étonnée par cette question. Je m'empressai de préciser que, parlant de l'homme, j'entendais l'espèce humaine. Mal interprétée ma question aurait pu passer pour une forme de harcèlement. Elle réfléchit quelques instants avant de répondre solennellement :

— La morale, me semble-t-il.

— C'est la théorie de Thomas Huxley. Pour les marxistes c'est l'outil, pour Platon c'est la bipédie. Mais parmi toutes les réponses, celle d'Aristote est particulièrement intéressante. Il voit dans l'homme le seul animal politique. Ce que j'interpréterais comme le seul animal doté d'un double langage. Enfin, désolé de vous importuner avec mes théories un peu...

— Vous pensez que vous allez faire preuve d'assez d'originalité ?

— L'originalité est un luxe dont l'histoire peut aisément se passer. C'est comme les deux guerres

de ce siècle, un sujet aussi vaste que les plaines du Midwest qui laisseront toujours de la place au dernier émigrant.

Mes digressions commençaient à l'ennuyer. Elle me ramena un peu sèchement au sujet :

— C'est un projet avec ou sans Hollywood ?

— Pour le moment, c'est un projet indépendant, sans les grands studios. Un regard critique sur une tranche de notre histoire ne fait pas partie de leurs préoccupations immédiates. Nous allons essayer de nous débrouiller, tenter de trouver un angle artistique qui attire les spectateurs. Le public ne s'intéresse plus à la recherche de la vérité, au mieux il s'en divertit, au pire elle l'ennuie, car il se persuade qu'elle ne lui est pas accessible. Sauf si des imposteurs lancent des thèses extravagantes qui flattent sa tendance au manichéisme, sa paresse, et le conforte dans l'idée qu'il est la victime d'une minorité machiavélique qui mène le monde. Comme si cette engeance-là n'était pas l'émanation de ses propres contradictions... À vouloir se contenter d'une seule vérité, ce qui demande effort et abnégation, on n'accède à aucune.

Elle donna le sentiment un court moment de se laisser porter par notre discussion, puis ses contraintes domestiques la rattrapèrent.

— Je suis désolée, j'aurais adoré vous garder à déjeuner mais ils annoncent une pluie verglaçante,

et je dois récupérer mes enfants avant que la région ne soit complètement paralysée. Mon mari est supposé rentrer de Philadelphie ce soir, je ne sais même pas s'il va pouvoir atterrir. Une autre fois peut-être.

Nous avons rapidement réglé les modalités pratiques de notre affaire, avant de nous séparer.

Dans le taxi qui me ramenait à l'aéroport, toujours conduit par un Haïtien, je pensai à cette dernière phrase, « une autre fois peut-être ». Pourquoi l'avoir prononcée alors qu'elle savait qu'il n'y en aurait pas d'autre ?

J'avais acheté ce manuscrit sans en avoir lu une ligne. Faux, il m'intéressait autant que vrai. S'il était apocryphe, la simple volonté d'un homme ou d'une organisation d'élaborer ce document suffisait à m'enthousiasmer. La prétendue objectivité d'un mémorialiste est aussi nuisible à la vérité que l'intention de falsifier des faits. Dans tous les cas, ce document était essentiel pour mes recherches.

Je suis né quinze ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Trop jeune pour faire celle du Vietnam, je suis d'une génération qui n'a aucune raison de se plaindre. À force de nous en convaincre, nous sommes restés les bras ballants devant la montée du cynisme pragmatique. Maintenant que nous

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

HEUREUX COMME DIEU EN FRANCE, 2002. Prix Terre de France — La Vie 2002. (Folio n° 4019).

LA MALÉDICTION D'EDGAR (Folio n° 4417).

Aux Éditions J.-CL. Lattès et Presses Pocket

LA CHAMBRE DES OFFICIERS, 1998.

CAMPAGNE ANGLAISE, 2000.



La malédiction d'Edgar Marc Dugain

Cette édition électronique du livre
La malédiction d'Edgar de Marc Dugain
a été réalisée le 06 janvier 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070339679 - Numéro d'édition : 240721).

Code Sodis : N52125 - ISBN : 9782072466601

Numéro d'édition : 240893.